

Parcours d'un concept hybride : les « archives de la nature »

Muriel Louâpre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/469>

DOI : 10.4000/elh.469

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 10 octobre 2014

Pagination : 55-62

ISBN : 978-2-271-08208-4

ISSN : 1967-7499

Ce document vous est offert par Bibliothèques de l'Université de Montréal



Référence électronique

Muriel Louâpre, « Parcours d'un concept hybride : les « archives de la nature » », *Écrire l'histoire* [En ligne], 13-14 | 2014, mis en ligne le 10 octobre 2017, consulté le 30 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/elh/469> ; DOI : 10.4000/elh.469

Parcours d'un concept hybride : les « archives de la nature »¹

Sur le chemin qui mène à l'invention d'un paradigme neuf, les savants sont d'abord aux prises avec les mots, ces mots avec lesquels il faut penser alors qu'ils ressortissent à des conceptions qu'on entend justement dépasser. Longtemps des termes inadéquats peuvent bloquer l'émergence d'une conception nouvelle, du fait des catégories d'appréhension du réel dont ils sont porteurs – ce fut le cas de Darwin, médiocre prosateur, empêtré dans un vocabulaire à la traîne de sa pensée. Et parfois surviennent des mots, des expressions, qui permettent au contraire de frayer d'un coup un chemin, qu'ils agissent comme un catalyseur de pensée chez un savant – et c'est alors l'idée ou la vision qui naîtront du mot – ou qu'ils donnent à une idée ou une vision la consistance nécessaire pour faciliter leur appréhension par le commun des mortels – ce que la communication moderne appelle le « *wording* ». Tel est le cas des « archives de la nature », une métaphore apparue dans les sciences naturelles à la fin du XVIII^e siècle et qui a déployé sa puissance

évocatrice dans les plus grandes œuvres poétiques du temps – notamment *Les Trois Règnes de la nature*, le chef-d'œuvre de poésie scientifique de Jacques Delille. Elle s'est perpétuée ensuite jusqu'à nos jours, où « les archives de la terre » sont un concept d'usage courant dans le domaine archéologique.

À travers l'itinéraire singulier d'une métaphore se donne à voir l'articulation délicate et complexe de sciences émergentes, ici la géologie et l'histoire, et de la littérature, en un temps où elles partageaient un berceau commun, et partageaient surtout des mots. La question que posent les « archives de la nature » est donc celle des relais d'un domaine à l'autre : une fois un tel mot lancé dans sa carrière scientifique, qu'en fait la langue commune, contre laquelle la langue savante s'édifie et s'appuie tour à tour ?

L'expression « archives de la nature » peut étonner : l'activité d'archivage suppose un projet et un acteur conscient – ce qui permettra à certains poètes de faire

du Dieu créateur le génie archiviste qui conserve ses documents préparatoires dans la Terre, «des secrets du Très-Haut vieille dépositaire²» –, et surtout une organisation, une identification et une datation des pièces. Magasin de documents tout au plus, le sol n'est désigné comme archivage que par coup de force interprétatif visant à souligner la puissance herméneutique de ces documents étranges qui sont à la fois des restes, des débris, des traces (une ambivalence présente dans les poèmes géologiques du temps). L'expression est du reste bien connue des historiens des sciences, qui en ont fait un marqueur précieux dans la création de la géologie historique, et la légitimation de cette nouvelle discipline dans le collège des sciences³. Cette conception du sous-sol comme «coffre», magasin de documents proposés à l'étude, et donc des fossiles eux-mêmes comme «archives» au sens de la pièce documentaire – puisque le mot désigne aussi bien le contenant que le contenu –, est attribuée à Buffon. C'est en 1778 que non seulement il utilise l'expression, mais l'utilise comme un argument en faveur d'une nouvelle méthode d'étude de la nature qui soit une «histoire» naturelle. L'expression «archives de la nature» revient en effet plusieurs fois dans les *Époques de la nature*, à l'appui d'une comparaison revendiquée avec l'histoire. On la rencontre à l'incipit :

Comme, dans l'histoire civile, on consulte les titres, on recherche les médailles, on déchiffre les inscriptions antiques, pour déterminer les époques des révolutions humaines, et constater les dates des événemens moraux; de même, dans l'histoire naturelle, il faut fouiller les archives du monde, tirer des

entrailles de la terre les vieux monumens, recueillir leurs débris, et rassembler en un corps de preuves tous les indices des changemens physiques qui peuvent nous faire remonter aux différens âges de la nature⁴.

Elle constitue aussi le mot de clôture de la «Première époque», dans une formule assez audacieuse pour être parfois reprise contre Buffon sur le mode de la dérision: «sans contredire évidemment les faits consignés dans les archives de la nature⁵».

Les termes choisis laissent transparaître une conception de l'histoire mixte, sinon datée: ce n'est pas tout à fait encore la passion du document qui animera les historiens du XIX^e siècle, mais encore un peu celle du «monument», terme caractéristique de l'approche des «antiquités», cette discipline focalisée sur les inscriptions antiques et les médailles («monument» ayant sens de «ce qui est laissé pour le souvenir», entre trace et témoin⁶). Le discours de Buffon est de ce fait à nos yeux modernes hétérogène, car il associe une intuition plutôt neuve – l'association de l'histoire à l'archive, comme son outil et son emblème – à la reprise d'un discours ancien qui fait des fossiles, depuis Hooke, l'équivalent anté-historique des médailles, et un «monument» du passé.

Les historiens des sciences ont montré comment l'archéologie s'était appuyée, pour obtenir une reconnaissance institutionnelle, sur une analogie avec la science des «monuments», en lui empruntant son vocabulaire. Cuvier d'ailleurs joue cette carte dans l'introduction au *Discours sur les révolutions de la surface du globe* (1798) lorsqu'il se compare à l'antiquaire, avant que l'archéologie ne devienne à

son tour le parangon de toute science⁷: «Antiquaire d'une espèce nouvelle, il me fallut apprendre à la fois à restaurer ces monuments des révolutions passées et à en déchiffrer le sens.» La cause est donc entendue: le recours à des termes comme «médaillles» ou «monuments» pour désigner des matières fossiles constitue un cas exemplaire d'une prise d'appui de la science sur les ressources de la poésie, à un moment critique de son histoire.

Mais si Cuvier suit cette pente, il évite en revanche le terme d'«archives» ou d'«Annales», dans ce texte ainsi que dans les *Recherches sur les ossements fossiles* de 1812, comme s'ils résultaient de logiques différentes, avec des implications différentes. Les «archives de la nature» en effet ne relèvent pas du champ métaphorique des antiquités, mais bien de l'histoire, et ont suivi une trajectoire propre... dans le champ littéraire, où elles vont connaître une étonnante productivité.

Rappelons quelques repères: d'abord, l'expression s'impose d'un coup en 1779, lorsqu'elle est utilisée simultanément par de grands naturalistes, Buffon, mais aussi Pallas⁸, Faujas de Saint-Fond ou Soulavie. Gabriel Gohau signale toutefois que Buffon crée un programme dont il n'a pas les moyens: pour passer de sa conception des «archives» comme lieu (les couches fossiles) aux archives de l'historien, qui sont des documents datés, «il faut arriver à ce moment où on met en relation le fossile avec un âge⁹». Ce programme ne sera réalisé qu'en 1822, quand Brongniart parvient à identifier d'après leur faune des terrains lithologiquement différents. C'est aussi qu'il n'y a d'histoire que du singulier: pour se faire historiens, les naturalistes devront

aller sur le terrain récolter des documents... La métaphore des «archives de la nature» joue ainsi un rôle maïeutique, en ancrant par anticipation la géologie du côté des modes d'élaboration de la preuve qui sont propres à l'histoire¹⁰, du moins à une histoire moderne qui a cessé, elle aussi, de se faire l'exégète du seul «monument» pour s'appuyer sur la *multiplicité* de documents d'archive dépourvus de valeur individuelle.

Cependant, au moment où ce programme sera réalisé, la notion d'archives de la nature sera dépassée dans les milieux savants. On peut la trouver incidemment dans tel dictionnaire d'histoire naturelle en 1812, mais jamais chez Cuvier, tout au plus chez un fervent disciple de Buffon comme Lacepède. C'est qu'entre-temps l'étoile de Buffon a pâli, et ce dès 1800: non seulement Cuvier évite d'évoquer un prédécesseur honni, mais il a contribué à accréditer l'interprétation d'un Buffon brillant prosateur et médiocre naturaliste. Pietro Corsi parle au sujet des cuviéristes d'une «*damnatio silentii*¹¹»: pour faire oublier Buffon, les savants l'ont tu, et l'ont fait basculer en littérature – lecture de femmes, lecture de littérateurs. L'illustration de ce paradoxe, une survie littéraire et un évanouissement scientifique de l'expression, se trouve dans les notes que Cuvier donne aux *Trois Règnes de la nature* de Delille: alors que Delille exploite poétiquement l'image, Cuvier ne l'utilise jamais, pas même pour commenter l'emploi qui en est fait. Il garde le silence, abandonnant les «archives de la nature» à la licence poétique.

C'est donc dans l'espace littéraire que Buffon naturaliste va faire carrière, comme ses «archives de la nature».

Par un phénomène de «stockage» conceptuel, une catégorie délaissée par les savants va survivre dans des œuvres de création, légitimée par son pouvoir proprement littéraire d'évocation... et par la présence dans le débat public des questions des archives sans doute: Delille écrit peu de temps après le moment fondateur d'une politique nationale de conservation des archives et du patrimoine national; ses successeurs, comme Anne Bignan, ont assisté aux débats sur la conservation de la mémoire matérielle de la France, notamment dans les années 1820 avec la dénonciation des trafics de biens confisqués à la Révolution, qui mobilisèrent Hugo et Chateaubriand.

Portée par la littérature et l'actualité donc, ou par la lecture «littéraire» de Buffon, l'expression fait florès dans les ouvrages grand public: on la rencontre par exemple une trentaine de fois dans un best-seller paru en 1857, en pleine vogue archéologique, *Le Monde avant la création de l'homme*¹². Mais à cette date la querelle Cuvier-Buffon est apaisée: c'est surtout la poésie scientifique du début du XIX^e siècle qui a servi de refuge à l'expression déchuée.

Conformément à son rôle non pas d'ornement, mais d'ambassadeur aimable d'une science austère, la poésie scientifique¹³ est un vecteur idéal de diffusion des mots et des représentations de la science. Les poèmes de Delille, annotés par des savants, écrits parfois à leur instigation (l'idée de *L'Homme des champs* vient de l'académicien Darcet), suggèrent des savants qui proposent aux poètes la tâche de mettre en mots et de valoriser la science. Fragile collaboration, fugace confiance, caractéristique

de l'interpénétration des arts et des sciences au XVIII^e siècle. Qui se souvient aujourd'hui que c'est un célèbre poème scientifique, dû au jeune naturaliste Albrecht von Haller, qui va changer dès 1732 le regard des Européens sur les Alpes, avant Rousseau¹⁴, et amorcer ce mouvement de découverte et de voyages alpins qui a nourri non seulement des écrivains, mais également ces géologues de terrain qui permettront à l'archéologie de travailler sur pièces? La capacité de la littérature à transformer la perception du monde est un auxiliaire que ne dénie pas encore les savants lorsque Delille publie *Les Trois Règnes*.

Or si l'on considère la fréquence des noms de savants cités dans les poèmes scientifiques traitant, au XIX^e siècle, de sciences de la vie (biologie, géologie, médecine...), c'est celui de Buffon qui apparaît au premier rang (avec l'icône Newton), loin devant Cuvier et Darwin.



Visualisation de la fréquence des noms de savants au XIX^e siècle (la taille du nom est proportionnelle à sa fréquence)

Ce graphe a été produit par l'auteur grâce à la base de données construite dans le cadre du projet *Euterpe: la poésie scientifique de 1792 à 1939*.

L'influence de Buffon est particulièrement nette dans *Les Trois Règnes de la nature*, apogée du genre, dont l'auteur était considéré comme le monument poétique du temps: or, alors même qu'il évoque Cuvier, Delille exploite un sous-texte buffonien.

N'a-t-on pas vu Cuvier, dans son heureuse
 audace,
 De ces corps naufragés reconnaissant la
 trace,
 Au sein de ces coteaux qui dominant
 Paris,
 De l'empire animal retrouver les débris ?
 Pour nous en retracer les fidèles images,
 Dans les bancs sablonneux, dans les
 antres sauvages,
 Son œil les redemande aux abîmes
 profonds,
 Aux dépôts de la mer, aux entrailles des
 monts ;
 Distingue d'un regard, dans ces vastes
 archives,
 Des races de nos jours les races
 primitives,
 Les êtres existants de ces êtres perdus,
 Que le temps détruisit et ne nous rendra
 plus.
 Empreints sur la fougère ou ces marbres
 antiques,
 De l'ancien continent médailles
 authentiques,
 Souvent dans ce grand livre à ses yeux
 sont offerts
 Les annales du globe et les fastes des
 mers¹⁵ ;

Comme d'autres poètes après lui, Delille exploite la métaphore des archives, ici relayée par « annales ». Cette archive est à la fois magasin et trésor : Delille rejoint en cela une conception de la fouille propre au XVIII^e siècle français, centrée sur la recherche d'objets remarquables qui garniront les cabinets de curiosités, plutôt que sur la stratigraphie et l'histoire du terrain¹⁶. Le naturaliste est fait porteur de plusieurs gestes herméneutiques : le premier consiste à déchiffrer, selon une métaphore classique depuis la Renaissance, le grand livre de la création – à cette image usée,

le feuilletage stratigraphique redonne une pertinence, comme le comprend un poète plus tardif, Monbarlet (1867) :

Gigantesques feuillets déposés par les
 eaux.
 C'est là, que l'on retrouve, en masses
 inouïes,
 Les débris mélangés des terres et des
 mers ;
 Immense cartulaire où, dorment, enfouies,
 Les archives de l'univers¹⁷.

Mais le naturaliste est aussi un anatomiste qui va chercher dans « les entrailles de la terre », « au sein des coteaux », et qui de ce fait acquiert l'héroïsme trouble du découvreur de sépulture (premier sens du terme « monument »), brisant un tabou pour atteindre des fossiles qui sont des corps, des « êtres perdus » (ici des espèces bien sûr, mais la dramatisation est servie par la singularisation), comme l'illustre ailleurs Delille :

Pénétrons, il est temps, dans ces noirs
 souterrains
 Qui cachent leur richesse aux regards
 des humains.
 Ô vous, abîmes sourds, lieux muets,
 antres sombres,
 Pardonnez-moi si j'ose interroger vos
 ombres,
 Et percer de mes yeux, noblement
 indiscrets,
 La nuit mystérieuse où dorment vos
 secrets¹⁸.

Le recyclage littéraire de l'expression met à nu la dimension poétique d'une science qui se paye de mots, en exploitant la dimension sacrée du monument, la violation des archives sépulcres, le message de l'au-delà de la mort...

Enfin, Delille glisse dans son évocation des «archives» une leçon du «détail» comme porteur d'une histoire, certes, mais d'une histoire morale, sur le modèle de la vanité.

Voyez d'un marbre usé le plus mince
débris:
Quel riche monument! De quelle grande
histoire
Ses révolutions conservent la mémoire!
[...]
Ce marbre fut un roc, ce roc n'est plus
qu'un grain;
Mais, fils du temps, de l'air, de la terre
et de l'onde,
L'histoire de ce grain est l'histoire du
monde¹⁹.

Signe des temps, ses successeurs s'empareront de ce «détail» pour l'insérer dans un paradigme indiciaire rapporté à Cuvier, qui recrée «avec un seul fragment un quadrupède entier»... selon Bignan), manifestant la plus grande attractivité d'une approche archéologique qu'historique des lointains passés.

Ce qu'à ton zèle ardent cède l'antiquité,
Ce n'est pas un débris de temple ou de
cité;
Mais dans chaque sillon, gardien d'une
richesse,
Un univers complet devant toi se
redresse²⁰.

Enfin les poètes scientifiques ont une autre raison de s'intéresser aux archives: le terme permet d'opérer une jonction entre le monument et l'écriture, comme le montre d'ailleurs très involontairement une note de Georges Hermann au texte de Delille:

En déroulant les archives du monde, Buffon a été frappé des grands et nombreux monuments qu'elles renferment. Il n'y a que l'éloquence du Plin François qui soit comparable à celle avec laquelle ces monuments déposent des changements arrivés au globe [...]²¹.

Si Hermann mêle l'esprit de Cuvier à son texte en y insinuant une rhétorique de la preuve, il décrit aussi un Buffon «déroulant» les archives, comme un *volumen* donc, version antique du livre. Or Delille a médité ailleurs, dans *De l'imagination*, et comme d'autres poètes, sur les pyramides égyptiennes comme archives des civilisations perdues, s'interrogeant sur la capacité des vers, dans leur usage épédictique, à construire un monument de mots aussi durable. Le texte qu'il consacre à la géologie, porté par une rêverie sur l'archive, répond très évidemment à cette ambition d'un devenir-monument de la langue, que poursuivent aussi des poètes de concours académiques comme Anne Bignan.

Concept symbolique de la jeune science de la Terre, l'expression «archives de la terre» illustre le recours stratégique des sciences aux prestiges poétiques du langage pour affirmer un nouveau paradigme. Cependant la force évocatrice du terme déborde ses usages stratégiques: le programme de Buffon rempli, et la géologie historique bien établie, cette force perdure et continue à produire des images, à s'aggraver à d'autres systèmes sémantiques. Si la cohérence théorique des œuvres concernées s'en trouve affaiblie, elles gagnent en revanche en densité, au point qu'il devient difficile de savoir si elles ont fait parler l'inconscient

du discours scientifique, ou si elles ont construit un discours chimérique où s'hybrident des moments théoriques historiquement distincts. Par un retournement étonnant, l'expression des

«archives de la nature» est devenue elle-même monument aux multiples strates, archive, au sein de poèmes travaillés par l'ambition de s'inscrire dans l'histoire en s'amalgamant aux sciences.

Notes

- 1 Cet article s'inscrit dans le cadre d'un projet soutenu par l'Agence nationale de la recherche et la Deutsche Forschungsgemeinschaft: «Biographes – Création littéraire et savoirs biologiques au XIX^e siècle».
- 2 L'expression est d'Anne BIGNAN, «Épître à Cuvier, couronnée par l'Académie française» (1835; dans *Académiques*, Rossignol et C^{ie}, 1837), qui développe cette conviction:
Ces fossiles épars, ces corps inanimés,
Du fond de leur cercueil squelettes exhumés,
Quand des temps reculés tu fouilles les archives
De la race dernière aux races primitives,
Prouvent un Créateur qui, se montrant partout,
Sur les mondes brisés demeure encor debout.
- 3 Je m'appuie ici sur Gabriel GOHAU, notamment *Les Sciences de la Terre aux XVII^e et XVIII^e siècles*, A. Michel, 1990, mais également sur la conférence prononcée le 12 avril 2013 par Claude Blanckaert, dans le cadre du programme de la Fondation Maison des sciences de l'homme «Littérature et savoirs du vivant», «La vertu des analogies: la poétique des Origines dans les savoirs romantiques de la nature et de l'homme (1800-1860)», non publiée.
- 4 Georges-Louis Leclerc de BUFFON, *Œuvres complètes*, P. Duménil, t. 2, 1836, p. 73.
- 5 *Ibid.*, p. 102.
- 6 Le monument au sens moderne, tel que défini par Jacques Le Goff dans un article fameux, est dès sa création constitué pour être objet de mémoire; la connotation mortuaire était en revanche plus forte – historiquement, le tombeau est le monument par excellence.
- 7 Cf. Claude BLANCKAERT, «“Notre immortel naturaliste”: Buffon, la science de l'homme et l'écriture de l'histoire», postface de BUFFON, *De l'Homme*, L'Harmattan, 2006.
- 8 «[...] ce sont les archives de la Nature, antérieures aux lettres & aux traditions les plus reculées, qu'il étoit réservé à notre siècle observateur de fouiller, de commenter & de mettre au jour», Peter Simon PALLAS, *Observations sur la formation des montagnes...*, Saint-Petersbourg, Imprimerie de l'Académie impériale des sciences, 1777.
- 9 Gabriel GOHAU, *op. cit.*, p. 287.
- 10 Cf. Jacques ROGER, «Buffon et l'introduction de l'histoire dans l'*Histoire naturelle*», dans Jean GAYON (dir.), *Buffon 88*, Vrin / Institut interdisciplinaire d'études épistémologiques, 1992, p. 193-206; Benoît DE BAERE, «Une histoire imaginée... mais vraie: le problème du statut des *Époques de la nature* de Buffon», dans Sabrina VERVACKÉ, ÉRIC VAN DER SCHUEREN, Thierry BELLEGUIC (dir.), *Les Songes de Clío. Fiction et histoire sous l'Ancien Régime*, Québec, Presses de l'université Laval, p. 247-261; Thierry HOQUET, «Buffon: From Natural History to the History of Nature?», *Biological Theory*, vol. 2, n° 4, 2007, p. 413-419.
- 11 Pietro CORSI, *Lamarck. Genèse et enjeux du transformatisme, 1770-1830*, trad. de l'italien par Diane Ménard, CNRS, 2000, p. 35.
- 12 *Le Monde Avant La Création De L'Homme Ou Le Berceau De L'Univers – Histoire Populaire De La Création Et Des Transformations Du Globe, Racontée Aux Gens Du Monde*, par W. F. A. Zimmermann, Schultz et Thuillier, 1857 (Berlin, G. Hempel, 1855). Il connut une refonte fameuse par Camille Flammarion (1886), qui fit disparaître quasiment l'expression: après 1860, le nouveau paradigme est évolutionniste.
- 13 Il s'agit de poèmes trouvant dans la matière scientifique leur impulsion, leurs thèmes et leurs héros. Cf. Hugues MARCHAL (dir.), *Muses et ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Seuil, 2013.

- 14 «Les Alpes» connurent un triomphe avec trente éditions allemandes, dix françaises (1749) : s’y mêlaient considérations morales sur l’Arcadie suisse et observations botaniques ou géologiques de première main.
- 15 Jacques DELILLE, *Les Trois Règnes de la nature*, H. Nicolle, 1808, chant iv, p. 268-269.
- 16 Cf. Alain SCHNAPP, *La Conquête du passé. Aux origines de l’archéologie*, Librairie générale française (Le Livre de Poche), 1998, p. 245, ainsi que Laurent OLIVIER, *Le Sombre Abîme du temps. Mémoire et archéologie*, Seuil, 2008, p. 178.
- 17 Jean-Valéry MONBARLET, *L’âge antéhistorique*, Bergerac, Faisandier, 1867, p. 19.
- 18 Jacques DELILLE, *op. cit.*, p. 272.
- 19 Id., *L’Homme des champs*, Strasbourg, Levrault, an VIII (1800).
- 20 Anne BIGNAN, *op. cit.*
- 21 Jacques DELILLE, *Les Trois Règnes...*, *op. cit.*, note 7 du chant III rédigée par le naturaliste Georges Hermann, p. 158.